

Régis Broué

Le Bienheureux m'a dit !

Orient éternel et conquête de l'âme



Le Bienheureux m'a dit !
Orient éternel et conquête de l'âme



Régis Broué

Le Bienheureux m'a dit !

Orient éternel et conquête de l'âme

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2715-1

Dépôt légal : Avril 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Avant-propos	13
1 – Les débuts de la légende.....	15
2 – Une jeunesse de prince	21
3 – Départ vers l'Éveil.....	27
4 – Une nouvelle voie de délivrance – le « Sermon de Bénarès »	33
5 – Les quatre piliers de la sagesse.....	41
a) les « Quatre Nobles Vérités »	41
b) la découverte de l'illusion.....	44
c) la Voie moyenne	51
d) la Compassion.....	53
6 – Le paradoxe d'une « religion sans dieux (Dieu ?) »	59
7 – Une révision du principe du Nirvana et du Karma	63
8 – « La doctrine du libre examen »	73
9 – La diffusion du message – les communautés ..	85

10 – Les deux grands courants du Bouddhisme	109
11 – « Fruit de l'action » et « Paranirvana ».....	121
12 – Le « péril jaune » et la colonne incorruptible	141
13 – La redécouverte de la source perdue	153
14 – Le lotus englouti par la boue	159
15 – La belle analogie du marchand de chevaux...	177
16 – En conclusion : la danse des dieux	181
Index des mots fréquemment employés	193
Exergue	197

NB : les citations des écritures bibliques reproduites pour comparaison dans chaque chapitre sont toutes accompagnées de leur référence scripturaire en mode conventionnel.

Avant-propos

Dans une époque qui se vante de son rationalisme et de sa lucidité, jamais les vendeurs de bluff, style voyant ou journal people, n'ont fait un tel chiffre d'affaires.

Test on ne peut plus évident de la détresse morale engendrée par les évènements contemporains et le sentiment quasi-universel de précarité, sauf pour les « peuples » et la classe politique nantie et privilégiée, désormais séparée du peuple qui l'élit par un infranchissable fossé d'égoïsme et d'opportunisme.

Il semble que les dieux auxquels se fiaient les anciens aient définitivement renoncé à mettre un peu d'ordre dans tout ça.

Avec une église catholique, et de même une communauté protestante, qui part à la dérive, avec son absence de vocations presbytérales ou pastorales et ses maladroites tentatives de remplacer le message divin par la tribune politique... Et un Islam qui, en dehors de toute tentation raciste, se radicalise de plus en plus, voire devient ouvertement conquérant !

Peut-être est-il temps de retrouver quelques valeurs basiques pour son propre compte, sans chercher chez

des gourous ou des prophètes auto-proclamés, surtout avides de s'assurer de confortables revenus, plutôt que d'apporter un soutien moral et spirituel efficace aux demandeurs !

L'ambition de ce modeste ouvrage est d'apporter un éclairage nouveau sur celui qui baigna de sa sagesse le monde extrême-oriental. « Vaste programme » avait dit un homme célèbre : le général de Gaulle ! Surtout quand on sait la floraison de littérature à ce sujet.

On se contentera plutôt ici d'observer quelques propos utiles au quotidien, au milieu de la profonde thématique qui baigna ce sage : le Bouddha.

Et de se rappeler quelques parallèles avec notre fond occidental : le Christianisme qui, malgré ses funestes bourdes, pesantes et souvent répétées, a marqué en profondeur notre héritage culturel.

Le Bouddha avait appris à ses disciples se garder de tout excès et de toute compromission morale envers des puissants ou des prophètes de bas étage.

Il faut se méfier des vendeurs de mirages ; surtout s'il ne s'agit pas de ceux de Dassault, dirait l'humoriste !

Aussi bien en astrologie qu'en politique !

Puisse la lecture qui va suivre éclairer quelque peu le lecteur à ce sujet !

1

Les débuts de la légende

Il y a environ 2600 ans, un sage naissait dans une vallée des contreforts himalayens.

Il vécut de 624 à 544 avant Jésus-Christ¹ et son message a profondément et durablement transformé la psychologie et le comportement humain.

À noter que le bouddhisme est la seule religion (si tant est qu'on puisse l'appeler ainsi, car il reflète plutôt une manière d'être qu'une foi) qui n'ait jamais fait couler le sang de l'homme pour se propager ou se maintenir... Un point à son actif immédiat !

Foi ou manière d'être et de penser ? Tant qu'il y aura des hommes on débattrà sur ce sujet !

Mais plus modestement, le but du présent exposé est simplement de donner au chercheur de vérité ou au curieux de spiritualité quelques brèves lumières

¹ Le comput ici retenu est celui de l'Université, aussi bien occidentale qu'orientale, car il est basé sur le recoupement avec des sources historiques extérieures vérifiables. Les computs traditionnels tibétain ou japonais, fondés sur la légende et offrant des écarts de date considérables entre eux, sont sujets à caution !

sur un fait de société qui a marqué son temps et le devenir de l'humanité.

L'exposé ne prétend pas convaincre non plus : chacun est libre de penser et de croire selon sa conviction ou son passé culturel. Il veut simplement ne pas laisser des ombres d'ignorance ou de doute sur ce qui fut vraisemblablement l'une des plus belles aventures spirituelles de l'humanité.

Peut-être en exergue, peut-on citer l'une des invocations au Bouddha :

« Oh, Bienheureux, dissipe pour nous les ténèbres de l'ignorance !

Toi qui es délivré, délivre-nous !

Toi qui es éveillé, éveille-nous !

Toi qui a déjà atteint l'autre rive, guide bien les pas encore mal assurés de celui qui va à son tour franchir le gué ! »

Pour ne pas s'engloutir dans des querelles stériles d'intellectuels, l'on se rappellera simplement que dans le concept hindouiste antique, l'homme est l'objet de la « loi du Karma » laquelle le lie à ses mauvais actes passés, commis au cours d'existences antérieures.

Cela au cours de réincarnations corporelles successives, concept auquel les Orientaux adhèrent très fortement. Le substrat spirituel représentant le principe de vie intangible et immortel qui va transmigrer de corps en corps (toujours selon le concept hindou à qui on laisse la responsabilité de cette opinion) et acquérir ainsi des expériences bonnes ou mauvaises, s'appelle « l'Atman », c'est-à-dire le « souffle incorruptible » en Sanscrit.

Tout cela pour aboutir en fin de cycle et dans l'hypothèse du succès dans la quête du Bien et de la

Vertu morale, à l'équivalent (si on peut oser la comparaison) d'une sorte de Paradis : le « Nirvana ».

Le « Nirvana » est une notion légèrement plus complexe que celle du Paradis chrétien et qui sera mieux explicitée plus loin !

Karma signifie « conséquence de l'acte », sur la racine sanscrite de « Kar » mot extrêmement ancien signifiant solidarisation, assemblage par tenon et mortaise en charpente, et aussi acte de construction. En langue Pali : « Kamma ».

Karma a donné en latin « carmina » qui signifie « enchantement » ou « sortilège », ainsi que « charme » en français (c'est-à-dire attirance ou envoûtement...), mais aussi « Carmen » en espagnol, prénom féminin évoquant l'attrait quasi-diabolique et l'insondable séduction.

« Kar » a donné en français (par le biais du latin) le char, la charpente et aussi la ville de Carpentras, célèbre dès l'époque gallo-romaine pour ses ateliers de construction de chars...

Et sans doute le verbe « créer » et également le latin « crux », la croix, symbole de vie pour les chrétiens, car la croix est elle-aussi un assemblage par tenon et mortaise.

Émus de cette douloureuse contrainte, les dieux compatissants ont permis que l'Histoire humaine soit jalonnée de sages presque divins, les « Bodhisattvas » ou « accomplis dans l'éveil » qui ont successivement guidé l'humanité hors de sa sauvagerie primitive. Tels des phares sur une côte maritime hostile.

Bouddha n'est que le plus grand de cette longue chaîne qu'il serait impossible d'évoquer entièrement dans le cadre limité qui est le nôtre ici.

Fort vraisemblablement (la légende très solide pouvant être historiquement admise) le père de Bouddha fut le prince Suddhodana, chef du bourg de Kapilavastu situé dans une paisible vallée des contreforts sud de l'Himalaya². C'est un bourg du Népal situé près de la frontière indienne, à environ 250 km au sud-ouest de Katmandou, l'actuelle capitale, si célèbre pour ses nostalgiques hippies des années 1970.

Ce prince avait été élu par le clan comme le prévoyait la coutume de l'époque.

Cependant notre Bouddha naquit dans le village proche de Lumbini, où sa mère (telle la Vierge Marie à Bethléem) était ce jour en déplacement. Puis il vécut son enfance à Kapilavastu, depuis lors devenu éternel dans la mémoire des hommes...

Bouddha porte en réalité le nom de Siddharta Gautama Sakyamuni, Gautama étant son nom clanique et Sakyamuni son prénom, lequel signifie « le sage de la tribu des Sakyas », ses frères les Sakyas constituant une ethnie orientale proche de celle des fameux Scythes de l'Asie ouralo-altaïque.

Siddhartha est un surnom postérieur signifiant « celui qui a bien atteint sa cible » ; puissions-nous l'atteindre, nous-aussi !

² Le mot sanscrit Himalaya signifie « le lieu de l'hiver » ou « le lieu du froid » (cela se comprend).

On retrouve la trace de « hima » en latin où cela a donné « hiems » (génitif hiemis) qui signifie l'hiver et en français, on devine la subsistance du vieux terme indo-européen « laya » dans l'expression « layon » ou « laie forestière » qui désigne un sentier carrossable, dans la forêt.

Le « Bouddha » est un autre surnom donné par ses adorateurs et la postérité, entré ensuite dans le vocabulaire courant, et signifiant « l'Éveillé ».

De même que Jésus (en hébreu « Jéshouah », « l'Éternel m'a sauvé », phonétisé aussi « Josué ») est devenu par la suite « le Christ », ce qui veut dire « l'Oint » en Grec (« Massiah » en hébreu).

On rend quelquefois le terme « Bouddha » par « l'Illuminé », mais ce terme est maladroit, car un illuminé l'est nécessairement par une source extérieure, alors que la lumière de Bouddha ne venait que de son être intérieur...

Le qualificatif « Bhagavat », « le Bienheureux », est couramment admis et se révèle très doux et très évocateur : c'est celui qui sera désormais retenu dans l'exposé.

Pour mémoire, on relève aussi parfois le nom de « Tathagata », « celui qui est venu [enseigner] », usité parfois dans les cercles intellectuels.

Sauf mention contraire, les mots ici repris sont ceux du Pali, langue véhiculaire de l'Inde antique, très proche du noble Sanscrit (littéralement « l'écriture sacrée »), de même que la langue du Christ, l'Araméen, était un dialecte populaire proche de l'Hébreu littéraire !

2

Une jeunesse de prince

Sa mère fut la douce et belle princesse Maya-devi, mot sanscrit qui signifie « la Déesse de la Création ». En effet au début de la religion Hindou, le mot Maya représentait la force de la nature créatrice et n'a paradoxalement pris son sens pessimiste « d'illusion de la matière » que par l'influence du Bouddhisme tardif.

Les Latins fêtaient au mois de mai le souvenir déjà très lointain de la déesse Maya, représentative des forces de croissance végétale du printemps ; le nom actuel du mois de mai en est resté.

En Provence-Côte d'Azur, et jusque dans les années 1970, on déguisait début mai des petites filles de 7-8 ans en princesses d'un jour, revêtues de châles chamarrés et de voiles brodés recouvrant leur tête. Et on les montrait ainsi, toutes fières, dans les rues ou sur les places, souriantes mais dignes et conscientes de l'importance de leur rôle, les bras chargés de bouquets colorés et de rameaux enrubannés.

Modestes mais vivantes images de la belle Maya !

Ravissante coutume un peu perdue aujourd'hui et souvenir d'un temps antique et païen, où les dieux n'avaient pas encore « divorcé » d'avec les hommes... C'était les « Belles de mai »³, qui figuraient l'antique Maya, mère nourricière des hommes, que les Grecs avaient rebaptisée du nom de « Déméter », c'est-à-dire « Théa Mater », la « Déesse-mère » !

L'Église catholique, pour ne pas être en reste, avait coutume de dire que ces petites filles étaient des images de la Vierge Marie, que l'on fête aussi au mois de mai. Mais, une fois de plus, les prélats avaient « pris le train en route » pour christianiser une fête vraisemblablement païenne !

De même que la fête du « Sol invictus » (« Soleil invaincu ») du grand empereur romain Aurélien (212-275 après JC), placée au solstice d'hiver le 25 décembre, était ensuite devenue « Noël », jour anniversaire de la naissance du nouveau Christ, en 354 et cela par la grâce de l'Église.

Ce jour de naissance du Christ est ainsi totalement sujet à caution, car calé par convention canonique sur celui autrefois institué par Aurélien, afin de contrebalancer et de faire oublier la fête païenne.

Le nom de Noël vient probablement du grec « Néos Hélios », le « Nouveau Soleil », c'est-à-dire « le solstice d'hiver », car là, les distingués prélats,

³ Un quartier ancien et populaire de la ville de Marseille porte aujourd'hui encore le nom de « la Belle de Mai » ! Curieux, n'est ce pas ? Le mot « païen », quant à lui, découle directement de sa racine latine « paganus », « le paysan ». Car la propagation du Christianisme initial des premiers siècles avait débuté dans les grandes villes et la campagne avait ainsi subi un retard notable dans la diffusion de la foi chrétienne.

après avoir christianisé le jour de fête, avaient oublié de christianiser son nom...

Certains ont donné au nom de cette fête une autre étymologie, venant des Germains de l'Antiquité, qui fêtaient eux-aussi, au solstice d'hiver, le prochain et espéré rallongement de la durée solaire quotidienne. Ils font dériver Noël du germain « Neu heil » (prononcez « nöi-heyll »), c'est-à-dire « nouveau salut » ou bien « nouveau bonheur ».

Pour en revenir au Bienheureux, la légende rapporte que la douce princesse avait vu, dès le début de sa grossesse, un éléphant blanc à six défenses pénétrer son ventre pour la féconder et qu'ainsi les dieux lui avaient fait savoir que son fils aurait plus tard un destin hors du commun.

Cela rappelle la visite de l'ange Gabriel à Marie rapportée par Luc (1, 28), ange venu lui annoncer la conception virginale (pour ceux qui adhèrent à ce concept métaphysique) de Jésus. Puis le « Fiat » (« Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! ») de celle-ci !

L'accouchement de Maya-devi à Lumbini, tel celui de la Vierge Marie pour Jésus, fut sans douleur et le Bienheureux serait sorti miraculeusement de son sein en transmigrant au travers de sa peau sans passer par les voies naturelles. De même, on se rappellera que Sainte Marie avait enfanté le Christ tout en restant toujours vierge...

Hélas, les dieux ne laissèrent pas la vie à Maya-devi qui s'éteignit quelques jours après la naissance du Bienheureux, qui ne connut donc pas sa mère.

Le prince Suddhodana, son père, convoqua sept sages en consultation et reçut une révélation de l'un

d'eux, le devin Asita, qui, tel le vieillard Siméon des Évangiles, lui annonça que son fils partirait bientôt de son pays, pour devenir la lumière des nations de l'Orient.

Sous les portiques du Temple de l'Éternel, à Jérusalem, la sage vieillard Siméon annonça lui-aussi à Marie et à son époux Joseph que leur fils Jésus serait « la lumière en vue de la révélation pour les nations païennes » (Luc, 2, 32). Mais il rajouta pour Marie que plus tard « un glaive (de douleur) lui transpercerait l'âme » (Luc, 2, 35).

Suddhodana apprécia peu la prophétie (on le comprend...), car il voulait comme fils un prince guerrier, pour lui succéder à la tête du clan.

Aussi, il prit la décision d'étourdir son fils Sakyamuni de plaisirs et de luxe, afin de conjurer la prophétie le désignant comme futur guide des nations de l'Orient.

Il voulut qu'il ignore la notion de finitude, de souffrance et de mort.

Élevé par Prajapati Gautami, sa tante maternelle, Sakyamuni vécut de luxe, de musique et de raffinements esthétiques, de fines nourritures, au sein du magnifique palais que son père lui avait fait bâtir.

N'est autorisée autour de lui que la présence de splendides enfants et de jeunes gens et jeunes filles débordant de beauté et de santé !

Sakyamuni apprend les sciences, la philosophie et les plus brillants officiers de la cour l'initient aux sports de combat (pour qu'il se croie invulnérable) !

Son père le prince interdit, sous peine de mort, d'évoquer à Sakyamuni la maladie, la souffrance, la vieillesse ou la fin de vie ! Et il prohibe également la

venue à proximité du palais, de vieillards, de malades ou d'infirmes, ainsi que le passage d'un éventuel convoi funèbre.

Lorsque Sakyamuni atteint l'âge de seize ans son père lui organise une fête somptueuse avec festin, danses et musiques, afin de lui trouver une fiancée.

De jeunes nobles conviés montent une joute sportive en son honneur à laquelle il participe et où il remporte une brillante épreuve.

En effet, au tir à l'arc, sa flèche surpasse en distance celle de tous ses concurrents, et même franchit l'horizon pour se perdre au-delà des montagnes ! Cela rappelle (en plus pacifique) le mythe du retour d'Ulysse dans sa petite patrie, Ithaque, que nous rapporte l'Odyssée d'Homère.

La légende poursuit en affirmant qu'en tombant sur le sol sans avoir blessé personne, elle fit jaillir une source aux propriétés miraculeuses. Car l'eau de cette source donne la délivrance définitive, loin des fautes du karma, à l'être humain qui en boira.

Quel joli symbole de la parole libératoire à venir du Bouddha ! Elle rappelle singulièrement la promesse de Jésus affirmant à la Samaritaine que l'eau qu'il lui donnerait à boire calmerait à jamais sa soif (Jean, 4, 13-14) !

Puissions-nous, nous aussi, retrouver l'une de ces deux sources pour apaiser notre soif !

Lors de cette fête, Sakyamuni remarqua sa cousine, l'aimable Yashodhara, qu'il choisit et qui devint sa première épouse, lui donnant un fils, Rahula.

Le Bienheureux continuait ainsi sa vie de luxe et de plaisirs, en oubliant que la souffrance est le lot de l'humanité plus accentué, il est vrai, pour ceux de basse extraction, dont le père n'est pas « né » avant eux...

3

Départ vers l'Éveil

Mais, les dieux de justice veillaient en vue de la libération des âmes, et le plus aimable d'entre eux, le doux Krishna, prit les traits du cocher du prince Sakyamuni.

Krishna est le huitième « Avatar » (sanskrit « incarnation terrestre ») de « Vishnou », dieu du Cosmos éternel et de la rectitude morale, transcendant et inaccessible. Krishna est aussi le dieu des bergères (sanskrit « gopi », littéralement « les vachères », mais « bergères » est plus élégant...) et des aventures galantes.

« Krishna » veut dire en sanscrit « bleu foncé », car l'iconographie représente souvent ce dieu, dans sa forme champêtre, avec un visage de cette couleur ! Sous cette forme champêtre, lorsqu'il n'apparaît pas dans sa seconde forme sublime de magnificence sacrée, tel qu'expliquée un peu plus loin, il est figuré comme un plaisant artiste, aux traits avenants et au costume chatoyant, mais à la face bleue, jouant de la flûte avec application. L'exégèse n'explique pas la raison de cette couleur de visage. Certains y ont vu la

référence fort ancienne à un initiateur extraterrestre ; mais là, la science-fiction commence...

Ainsi alors que le Bienheureux atteignait l'âge de 26 ans, son malicieux cocher l'invita et cela, bien sûr, en cachette de son père à une sortie vespérale et solitaire sur un agréable char de promenade !

Krishna lui fit soudain croiser le chemin de réalités que Siddhârta ignorait complètement jusqu'alors.

Tous deux rencontrent successivement un vieillard décharné qui avance avec peine, vacillant et courbé sur son bâton, puis un pestiféré couché sur le sol, abandonné de tous et couvert de plaies purulentes, et enfin une famille en larmes qui transporte le cadavre d'un des siens vers le bûcher funéraire rituel.

Le Bienheureux se tourne effrayé vers son cocher et lui demande que signifie toute cette affliction.

Krishna lui dessille alors les yeux et lui enseigne ce que sont la vieillesse, la maladie, la mort...

Effrayé le Bouddha s'écroule sur le sol et clame son désespoir devant cette vision d'épouvante !

Alors comme dans l'antique poème épique, la Bhagavat-Gita (le « Chant du Bienheureux », l'équivalent de l'Iliade d'Homère pour l'Orient), Krishna quitte sa livrée de cocher et revêt soudain son apparence d'absolue plénitude et de sublime beauté qu'il manifeste devant ses adorateurs.

« Et si dans le ciel apparaissait soudain l'éclat insensé de mille soleils, cela n'égalerait pas la splendeur d'un dieu si grand ! »⁴...

⁴ Ce magnifique verset est celui que prononça le docteur (en Physique) Robert Oppenheimer, chef du projet américain « Manhattan » de bombe atomique tactique, lorsque s'éleva la

Éblouissant de lumière, il reprend les rênes du char et conduit vite le Bouddha vers un ascète des forêts, un Sâdhu (en sanscrit « vertueux » ou bien « pieux »).

Le Sâdhu de l'Inde antique était également appelé « Rishi » (sanscrit « voyant » ou « devin ») ou encore « Sannyasi » (sanscrit « celui qui a renoncé [aux biens terrestres] »). C'était un sage un peu analogue à nos « anachorètes » des premiers temps du Christianisme et qui avait choisi la voie de la pauvreté, puis était parti sur les chemins de la nature chercher la proximité avec Dieu.

De même, « Swâni » est un titre honorifique et presque affectif, rarement employé, et qui veut dire « maître de lui-même » ou « libéré de la convoitise ». Il s'utilise également pour désigner le Sâdhu, mais de manière plus douce et plus intime ; ce mot sera usité plus par l'admirateur ou le dévot que par le journaliste ou l'ethnologue.

A contrario, « Pandit » vient du sanscrit « Pandita » signifiant « grand lettré » ou « homme cultivé » et désigne plutôt les savants officiels ou les dépositaires du savoir classique. Le pandit, tel le célèbre Jawaharlal Nehru (1889 – 1964), disciple de Gandhi et premier-ministre de l'Inde lors de l'indépendance (1947), est ainsi plutôt un universitaire ou un docteur, mais pas un sage ascète...

corolle flamboyante et multicolore de la première explosion nucléaire de l'Histoire sur le désert d'Alamogordo (Nouveau-Mexique) le 15/07/1945, à 8 h 15 (heure locale). Ce savant maîtrisait autant les Lettres que les Sciences ! L'usage brutal de la bombe sur le Japon permit la fin immédiate de la guerre et paradoxalement sauva des vies.

L'Inde actuelle a conservé la tradition des pieux Sâdhu et on voit parfois ces saints hommes courir les chemins, le front barbouillé de cendre de santal, pour marquer leur renoncement (un peu comme pour les Chrétiens l'apposition sur le front des cendres du « Mercredi des Cendres », juste avant le Carême).

Une brève incidente ici pour rappeler que l'apparent polythéisme hindou n'est qu'une approche préparatoire à la recherche du dieu unique, Brahma, « le Souffle divin », l'inconnaissable.

Et que les « petits dieux » tels que notre Krishna ne sont, pour les sages des Indes, que les vecteurs pointant vers cet absolu que tous les sanctifiés hindous cherchent et parfois trouvent...

Un peu comme les très puissants et redoutables archanges du christianisme, qui ne sont que les serviteurs de Dieu le Père et non ses concurrents (sauf l'un d'eux qui s'est rebellé, bien entendu...).

Krishna montre au Bienheureux l'ascète et lui montre que là est le chemin pour trouver la solution à la finitude humaine !

Dans la nuit naissante, le Bienheureux retourne dans son palais de Kapilavastu pour embrasser discrètement les deux êtres qu'il aura le plus aimés sur terre jusqu'alors : son épouse Yashodhara et son fils Rahula.

Puis tandis que le divin Krishna lui donne sa bénédiction et son adieu, le Bienheureux quitte tous ses anciens compagnons et toutes richesses et, muni seulement d'une pauvre tunique, d'une besace de pèlerin et d'un bâton de marche, il part vers les forêts sub-himalayennes où méditent les sages Sâdhu, selon ce que lui a révélé Krishna.

Là, près d'un lieu désormais appelé Bodh-Gayâ (« conquête de l'Eveil »), il va suivre durant six ans l'enseignement de maîtres célèbres, mais excessifs, qui veulent arriver à la sainteté par des sacrifices extrêmes, jeûnes prolongés et exténuants, flagellations, expositions prolongées aux intempéries, tenue en posture figée pendant des semaines entières et parfois automutilation.

Cela rappelle la retraite de Jésus au désert (Matt, 4, 1-2), et son jeûne prolongé de quarante jours, en vue de purifier son âme avant la grande aventure de la prédication.

Cette dure épreuve du Bienheureux explique les statues du « Bouddha émacié », assis en posture du lotus, si maigre et si pitoyable, l'air abattu, que l'on voit parfois dans certains musées !

Mais son intelligence supérieure, voulue par les dieux, lui fait ressentir que ce n'est pas cela « la Voie » (le « Dharma » en sanscrit).

Malgré ses ascèses, il n'éprouve pas l'impression de se rapprocher de la sainteté ou de la délivrance du karma.

Comme dans tant d'autres religions, il s'aperçoit que les ascètes finissent parfois par confondre le but et le moyen et par faire de la recherche du sacrifice personnel une fin en soi et non un simple outil, parfois accessoire, de la quête vers le divin...

Un jour, il rompt le jeûne ascétique en acceptant le bol de riz tendu par une pieuse jeune fille effrayée par sa maigreur ; son maître le chasse alors et ses compagnons l'abandonnent !

4

Une nouvelle voie de délivrance – le « Sermon de Bénarès »

Le Bienheureux avait désormais compris que la voie excessive de renoncement des ascètes ne pourrait combler l'homme ordinaire dans sa quête de pureté, car l'homme de la rue, peinant dans le monde et travaillant pour son pain, n'aurait pas la force ni le temps de la pratiquer. Et ainsi, il raterait son salut.

Le Bienheureux se retire pour la nuit dans une forêt proche et c'est sous les frondaisons d'un pippal ou figuier-banien (« *Ficus religiosa* ») qu'il entreprend sa méditation sur le sort du Monde.

Et ce fut la nuit des nuits, celle qu'attendaient depuis si longtemps les dieux et les hommes, celle de la formulation de la délivrance. Ainsi le figuier-banien eut l'incommensurable honneur d'abriter de son feuillage la formulation de la voie de salut : depuis, les descendants de son espèce sont révéérés par les bouddhistes comme des arbres sacrés, autant que les chrétiens révèrent les parcelles de la Sainte Croix. Il s'appellera désormais « arbre de l'éveil ».

Au début, le Démon Mara, dieu inférieur désacralisé, veut par haine des hommes interdire au Bouddha de formuler sa loi de salut : il interrompt sa méditation par des visions troublantes de petites divinités féminines délicieuses (les « Apsaras ») semblables à de ravissants anges femelles, puis devant l'échec de sa ruse, il tente de le noyer sous un déluge de pluie et de visions démoniaques.⁵

Mais les dieux interviennent alors : en effet dans le concept de l'Inde antique, les dieux ne sont que des êtres placés à un haut degré de jouissance spirituelle, mais astreints, eux-aussi et cela en fin de cycle, à la nécessité de se purifier par une vertueuse incarnation terrestre !

Par contraste, le Dieu des chrétiens est au-dessus de tout, car il a (selon la conception judéo-chrétienne) tout créé et se trouve donc au-delà de toute contingence ou limite matérielle liée à sa propre création. Tandis que les dieux hindous sont censés être soumis à des contraintes transcendantes supérieures à eux-mêmes et paradoxalement ne sont pas encore membres du convoité Nirvana, bien que dieux. Et ils ne pourront en fin de compte accéder à ce sommet de béatitude que par le mérite d'un passage final sur Terre, plus ou moins agréable...

Ceci hormis le dieu absolu Brahma, souffle primordial et inconnaissable.

⁵ De même, Jésus fut tenté au désert par le Démon des Hébreux Satan (Matt, 4, 3-11). Satan veut dire en Hébreu « sceptique » ou « railleur ». Cette épreuve eut lieu lors de sa retraite préparatoire évoquée juste avant. Il lui répondit noblement : « L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu »...

Chose curieuse et cela sans (trop) dévoiler les « secrets » des Mormons (secte américaine bien implantée en Europe et très active dans le prosélytisme), leur doctrine contient un point de dogme sensiblement parallèle à la théorie divine hindoue, sur ce point précis, bien qu'ils se réclament du courant protestant traditionnel... En effet, ils pensent que les hommes (ou femmes) actuels ont été des anges autrefois (purs esprits plongés en permanence dans l'incomparable et subtile félicité céleste) et que le « Grand Dieu » leur a proposé de devenir Dieu (sic...) à leur tour, sous réserve de « se taper » une seule et unique incarnation terrestre. Incarnation qui est rarement plaisante, convenons-en, sauf si on s'appelle Céline Dion, David Hallyday ou Albert de Monaco...

Et en sus, sous réserve aussi d'être bien vertueux dans cette incarnation-challenge, ainsi que de religion et de pratique mormone, par naissance ou par conversion, comme il se doit. Le souvenir délicieux de la paradisiaque existence céleste antérieure est, bien entendu, effacé avant la descente sur le plan terrestre, afin d'éviter les tentations nostalgiques ou plutôt les remords mordants, type « Que suis-je allé faire dans cette galère ? », comme dans les « Fourberies de Scapin » de cet excellent Molière.

Mais ils n'adhèrent pas à la réincarnation, car ce rite de passage obligé sur Terre reste unique à leurs yeux et non reproductible ; il conduit ainsi soit à la damnation définitive, en cas d'échec, soit à l'intégration postérieure promise en tant que Dieu, en cas de réussite.

Cette agréable intégration se faisant sur un plan d'existence différent de celui du Grand Dieu d'origine,

pour qu'il n'y ait pas d'interférences malcommodes entre les pouvoirs des dieux... Un peu comme les « dimensions » des mathématiciens et de la Physique quantique, qui permet de faire subsister plusieurs cosmos emboîtés, mais non mêlés ni concurrents, grâce à des champs d'espaces parallèles...

Cette théorie de « divinisation », ils ne l'exposent pas d'entrée de jeu, car les gens les prendraient tout de suite pour des fous ! Au début, ils sont « classiques » et dans leur sobre dignité, ressemblent à s'y méprendre, lors de leur première tentative de convertir leurs auditeurs, à des Témoins de Jéhovah ou à des Pentecôtistes du courant protestant.

On pourrait, de la sorte, se demander si leur fondateur, Joseph Smith (1805-1844), aurait pu entendre parler de la mythologie hindoue.

À moins que ce ne soit qu'un hasard ! Allez savoir ?

De même dans le Judaïsme, il existe aussi une forme de « pré-existence », mais non de réincarnation avouée.

Dans le Christianisme, l'âme est censée (actuellement) être créée « ex-nihilo » par Dieu le Père, lors de la conception (c'est-à-dire de l'acte sexuel productif, pour être plus trivial).

Cette théorie remonte à Saint Basile (329-379 après JC), mais ne fut pas adoptée tout de suite...

Sachant que cette création théurgique avait été placée à des moments forts différents, selon la période historique (tout est relatif, surtout en matière de dogme religieux...). Par exemple, Saint Augustin (354-430 après JC) pensait que l'âme s'unissait au corps à la première respiration suivant la naissance, tandis que Saint Thomas d'Aquin (1225-1274)

affirmait quant à lui que l'âme s'unissait au corps à la moitié de la grossesse.

Mais, dans l'intermédiaire et au haut Moyen-âge (entre 700 et l'an mille), l'Église plaçait la création de l'âme seulement sept jours après la naissance. Cela pour éviter à l'enfant, en cas de décès post-natal, les très désagréables « Limbes » (dont on reparlera au chapitre 11), car la mortalité infantile post-natale était effrayante. Ou alors une dépense inutile aux parents souvent pauvres, car les sacrements, dont le baptême salvateur de l'âme de l'enfant, y étaient alors payants.

Et bien, les Juifs pieux croient, quant à eux, que Dieu (qui est unique et non trinitaire chez eux) avait créé à l'origine un « réservoir d'âmes » à future destination terrestre, pré-existantes par définition, au même moment qu'il créait ses anges à vocation purement céleste.

Et qu'ainsi, lors de la conception, Dieu envoie, au fur et à mesure, chaque âme s'intégrer dans le ventre de la mère, cela au même moment que les Chrétiens actuels le supposent. Alors un ange missionné pour cela efface le souvenir de la délicieuse existence céleste antérieure, qui s'était écoulée sans souffrance et sans frustration, en apposant le doigt au milieu de la lèvre supérieure de l'âme en partance, pour lui signifier symboliquement l'impossibilité de révéler les splendeurs de cette pré-existence paradisiaque.

C'est ainsi que les rabbins expliquent le curieux sillon vertical arrondi que tout être humain porte au-dessus de la lèvre supérieure, juste sous la cloison nasale (regardez-vous dans un miroir, si vous n'en avez pas conscience...). C'est pour eux la « cicatrice » non douloureuse du contact fugace du doigt de l'ange occulteur de souvenirs célestes...

Par contre, chez les Juifs, le seul « challenge » à remplir est celui de la vie pieuse en vue du Paradis, et non celui de la divinisation comme chez les Mormons rêvant de devenir dieu à leur tour, car dans le concept judaïque, l'idée même de vouloir s'égaliser un tant soit peu à Dieu est considérée comme un blasphème abominable. C'est ce « blasphème » qui avait valu à Jésus sa condamnation à la mort sur la croix, par le Sanhédrin (tribunal religieux suprême) de Jérusalem.

Quelle est alors la « loterie » qui préside au choix de la pauvre âme obligée de « se coltiner » une incarnation terrestre, pas forcément agréable ? Dieu seul le sait...

Pour en revenir aux dieux de l'Inde antique, ceux-ci préférèrent bien prudemment que le Bienheureux ait la possibilité de délivrer son message aux mortels, afin de pouvoir en profiter eux-mêmes, un jour. Ils renvoient le démon Mara à son repère souterrain !

Et à l'aube resplendissante, le Bienheureux, libre de toute opposition, prend la pleine conscience de son message, le grave dans son esprit et décide de « lancer la Roue de la Loi », c'est-à-dire la publication de la délivrance...

« Chakra » veut dire en sanscrit « roue » et « Dharma » y signifie « loi » (en pali « Damma »).

Le roue qui emporte le voyageur vers la liberté de nouveaux horizons, mais qui peut aussi écraser l'imprudent qui se met en travers de son chemin.

C'est cette roue de la loi qui figure sur le drapeau de l'Inde actuelle et que Gandhi voulait symboliser par son rouet artisanal...

C'est ce moment béni que représentent les statues conventionnelles du Bouddha apaisé et à

l'énigmatique demi-sourire, assis dans la posture du lotus et protégé par les frondaisons du figuier-banien.

Il est surmonté de loin par la collerette déployée du serpent sacré cobra, symbole de la bienveillante protection des dieux.

Il part vers Bénarès, la ville sainte guère éloignée, où il sait que des foules assoiffées de délivrance attendent un prophète.

Bénarès, en sanscrit « Varuna-Asi » est une ville sainte immémoriale traversée par le fleuve Gange, venu de l'Himalaya si pur ; ce fleuve est considéré comme une mère par les Hindous (« Ma Ganga »). Il y est rejoint par ses deux affluents, le petit fleuve Varuna et la rivière Asi.

Asi est le nom d'une déesse locale secondaire et Varuna est le nom du dieu du ciel nocturne étoilé, dont les Grecs firent Ouranos et les Latins Uranus (ah, ces Indo-européens mythiques...) !

Parvenu à Bénarès, le Bienheureux prononça son premier sermon sur une rive ombragée du Gange, appelée depuis « le Parc aux biches ».

En effet, tandis que les premiers témoins se groupaient autour de l'orateur pour entendre suavement ses paroles et devenir ses disciples, la légende raconte que les douces biches encloses à proximité dans le parc royal et habituellement si craintives, se pressèrent attentives contre la clôture pour profiter, elles-aussi, du message de délivrance !

Car dans le concept hindou global du karma, les animaux sont aussi liés par la loi du « Samsara », c'est-à-dire du « saint ensemencement », ou en français courant, de la réincarnation.

Le Bouddha, tel notre François d'Assise, savait lui-aussi parler aux animaux.

Le canon bouddhique a repris la prière que les premiers disciples adressèrent au Bouddha :

« Oh, Bienheureux, c'est comme si on indiquait la route au passant égaré, comme si l'on redressait le banc qui avait basculé, comme si on rendait sa pièce au mendiant qui l'avait perdue, comme si on rallumait la lampe que le souffle du vent avait éteinte, comme si on ramenait à son foyer l'enfant qui avait échappé à l'attention de sa mère.

Désormais, seul le Bouddha sera mon refuge, sa Loi sera aussi mon refuge et sa Communauté sera ma source de vie ! »

Comme le Christ face aux Pharisiens intransigeants et sclérosés dans leurs dogmes rigides, le Bienheureux voulait redonner un souffle de vie et de compassion à une religion brahmanique, excellente à ses débuts, mais ayant ensuite dévié vers l'obscurantisme et la dévotion hypocrite.

Le Sermon de Bénarès sonne comme le parfait reflet, adapté à l'esprit des Orientaux, des Béatitudes du Christ et aussi de ses malédictions contre les hypocrites !

« Malheur à vous aussi, docteurs de la loi, parce que vous chargez les hommes de fardeaux difficiles à porter et que vous n'y touchez pas vous-mêmes du bout de l'un de vos doigts ! » (Matt, 11, 46)